

LES FORMES DE LA NATURALITÉ FORESTIÈRE

PIERRE LE QUÉAU

MAÎTRE DE CONFÉRENCES, DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE, PACTE
UNIVERSITÉ GRENOBLE-ALPES (UFR SHS)

[pierre.le-queau@upmf-grenoble.fr]

RÉSUMÉ. EN PROPOSANT QUELQUES PISTES THÉORIQUES PERMETTANT D'APPROCHER LA NATURALITÉ COMME UNE "FORME", L'ARTICLE VISE À MONTRER QUE L'ENJEU DE SON ÉMERGENCE TIENT SURTOUT DANS LA TRANSFORMATION DE LA RELATION QUE LES HUMAINS ENTRETIENNENT À L'ÉGARD DE LA NATURE ET DES MONDES DONT ELLE DEVIENT LE PIVOT. APRÈS AVOIR RAPPELÉ QUELQUES-UNS DES ÉLÉMENTS LES PLUS STRUCTURANTS DE LA NOTION, IL S'AGIRA D'ABORDER LES DEUX VERSANTS DE LA FORME : SON OBJECTIVITÉ, PUIS LES RETENTISSEMENTS SUBJECTIFS QU'ELLE PRODUIT ET À PARTIR DESQUELS DIFFÉRENTS COLLECTIFS SE CONSTITUENT. PLUSIEURS ENQUÊTES DE TERRAIN PORTANT SUR LA FORÊT FOURNISSENT LA MATIÈRE EMPIRIQUE À CET ARTICLE.

Appréhender la naturalité comme une forme revient à l'envisager sous un angle double. Il s'agit d'abord de dire, sinon ce qu'elle est, du moins à quoi elle réfère dans le réel : ce qu'elle essaie de désigner, comme un index pointé vers quelque chose dans le "for extérieur", et qui existe indépendamment de la connaissance qu'on en peut avoir. Mais, au risque qu'on se méprenne sur le sens du geste consistant à regarder celui dont l'index est ainsi pointé, cette perspective invite également à considérer le cadre de connaissance à partir duquel elle opère ou comment, en d'autres termes, elle révèle aussi quelque chose de son "for intérieur".

Cette tentative revient donc à considérer la naturalité comme un de ces objets techniques qui sont l'instrument d'une socialisation visant quelque chose qui nous échappe dans la nature et comme cet obscur retentissement par lequel elle nous lie. L'un des outils qui participent à l'édification d'un "monde" sera défini provisoirement comme un espace de compréhension relatif et

suspendu entre deux incertitudes : celle qui vient du réel et celle qui vient de l'imaginaire. On pourrait alors se limiter à l'aborder comme une catégorie sociale (Durkheim, 1991) : une sorte de concept qui ne serait pas parvenu à une complète élucidation... Ou bien, *a contrario*, qu'un excès d'usages et de définitions a fini par rendre équivoque. Mais la forme dépasse la seule activité intellectuelle caractéristique du jugement prédicatif puisqu'elle englobe, et veut surtout mettre en évidence, en réalité, une inclination pratique et concrète. C'est en tout cas ce que soutient Simmel qui fait de la forme l'objet même de la sociologie, étant entendu qu'il s'agit avant tout, pour lui, d'un système de relations réciproques dans lequel se déterminent le sujet et l'objet (Simmel, 1999). Une forme, en ce sens, décrit donc aussi une manière d'être ou de se comporter et cette perspective n'est pas très éloignée de ce que Marcel Mauss thématise plus tard par le concept d'*habitus* : une technique du corps (1983). Quoiqu'il en soit, la forme permet de penser solidairement le mode d'existence des choses (*exis*) et le nôtre : dans quelles dispositions cognitives, certes, mais aussi émotionnelles et conatives nous sommes, non seulement à leur endroit, mais aussi entre nous.

L'enjeu de cette perspective est alors de revenir sur quelques aspects du dualisme par lequel on peut être tenté d'appréhender la naturalité. Il est bien entendu que l'émergence de

cette forme s'inscrit encore pleinement dans ce que Philippe Descola (2005) désigne comme le régime de réalité caractéristique de l'Occident moderne et qui repose notamment sur une opposition entre le sujet humain et l'objet naturel. Il s'agit pourtant de ne pas confondre la représentation que les dispositifs scientifiques donnent de cette relation avec ce qui est fondamentalement à l'œuvre dans le processus d'appréhension du réel. En dépit du "divorce" dont parle Ernst Cassirer (1972), il n'est en effet toujours question que de la façon dont le sujet, individu ou collectif, se construit *avec/contre* les objets qui l'environnent. Il n'y a de solution de continuité ni effective ni définitive entre le sujet et l'objet, et la naturalité ne saurait apparaître comme moyen de ne gérer qu'une "externalité". Sous cet angle, elle apparaît comme un concept liminal : une médiation possible (un hybride peut-être) entre les aspects biophysiques de la nature et ses dimensions socio-anthropologiques. À bien des égards, la multiplication contemporaine des notions de *wildness*, *wilderness*, sauvagerie, naturalité, etc. vient précisément signaler que quelque chose, d'invisible encore, change dans notre relation au réel et qui, pour devenir visible et s'accomplir tout à fait, se cherche encore, au-delà du mot et de l'expression, une manière d'être. La redescription de cette relation ne concerne pas que le réel mais qui et comment nous sommes face à lui, individuellement

et collectivement. La naturalité regarde donc aussi une "intérieurité" : un mode d'existence qui devient le pivot, sinon d'un monde, du moins d'un écoumène (Berque, 2000).

L'OBJECTIVITÉ DE LA NATURALITÉ FORESTIÈRE

L'hypothèse objective de la forme tient dans le fait qu'existent bien, dans le réel, des systèmes de relations qui ont une certaine unité et qui manifestent même toutes les propriétés de ce qu'on appelle habituellement une "chose", même si la délimitation précise de leurs contours peut faire l'objet de discussions. La forêt peut apparaître comme un "complexe" ou un "collectif" (végétal, animal, éventuellement humain) dont les limites ne sont pas toujours bien tracées ou ne correspondent pas aux frontières de sa lisière physique, dont la définition peut elle-même varier et être l'enjeu de débats, voire de controverses. Il n'en reste pas moins que, nonobstant certaines divergences de points de vue relatifs, la forêt est bien une sorte de chose indépendante du nom et des propriétés que, d'un monde l'autre, on peut lui attribuer. C'est en ce sens que, depuis Aristote jusqu'à des approches scientifiques plus contemporaines, en passant par les vues de Turing sur la morphogénèse, la forme désigne d'abord des "quasi-objets" (Noël, 1994). C'est également dans cette suite que s'inscrivent les vues de Gilbert Simondon sur l'in-

dividuation étant entendu qu'un individu, être ou chose (comme la forêt), est la forme concrète que prend un système de relations (Simondon, 2005).

La forêt serait ainsi, en premier lieu, quelque chose appartenant au "réel" et sa naturalité en serait une des qualités propres, perceptibles et reconnaissables en deçà des valorisations dont elle fait l'objet. À la suite de divers travaux portant sur les représentations sociales de la forêt, une expérience a été tentée pour évaluer cette hypothèse : il s'agissait d'interroger des randonneurs dans deux forêts présumées différentes du massif de la Chartreuse pour vérifier s'ils voyaient ou non la même "chose" (Le Quéau, Dodelin et Paillet, 2010). La première, située au col de Porte, est une forêt (une toute petite portion de celle qui couvre le massif en réalité) située en zone périurbaine, assez fréquentée et visiblement exploitée en ce sens : les arbres sont assez espacés, il y a peu de bois mort au sol. Outre les parkings aménagés à ses abords immédiats, des voies de promenade confortables ont été tracées. La seconde, située dans la combe de l'If, est un "espace naturel sensible"⁽¹⁾ infiniment moins accessible : pour l'atteindre, il faut s'écarter du chemin qui passe à proximité et traverser un dense couvert arboré en suivant un petit sentier.

Chacune des deux forêts a ensuite fait l'objet d'une description plus fine par une équipe du Cemagref à

TABLEAU 1

INDICATEURS DE NATURALITÉ**Grille Du Bus de Warnaffe et Devillez****Enquête Chartreuse****NATURALITÉ DE COMPOSITION**

Nombre d'espèces d'oiseaux cavernicoles...	Nombre d'animaux, variété et rareté des espèces
Nombre d'espèces de xylobiontes	Présence de mousses et de lianes
Nombre d'espèces épiphytiques	Nombre et rareté des essences
Pourcentage de recouvrement de la strate arborescente	
Nombre d'espèces ligneuses, en regard du potentiel régional	
Intégrité phytocoenotique de la flore vasculaire	

NATURALITÉ DE STRUCTURE

Taille de l'unité	Clarté, gros arbres, grands arbres
Hétérogénéité verticale (pourcentage de stade pionnier, de stade de compétition, de maturité)	Densité, espacement, broussailles
Hétérogénéité horizontale	Bois mort au sol ou debout
Nécromasse ligneuse par hectare	Forme des troncs

NATURALITÉ DE FONCTIONNEMENT

Naturalité de fonctionnement	Traces d'exploitation
Régime sylvicole	Éloignement des accès
Production ligneuse (diamètre maximal / diamètre longévité)	Signalisation, fréquentation
Taux de régénération naturelle	
Densité du réseau de voirie	
Interventions diverses et pression touristique	

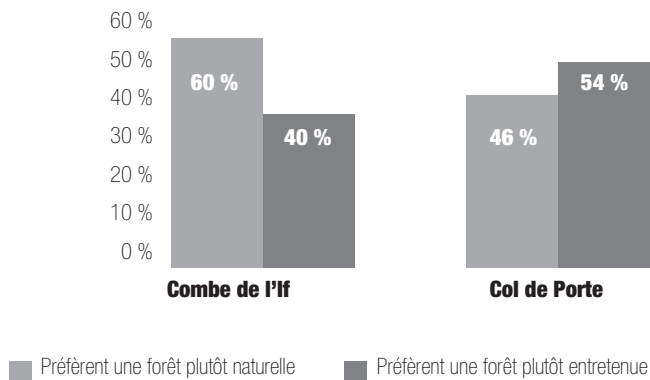
partir de la grille mise au point par Guy du Bus de Warnaffe et François Devillez (2002). Il s'agit d'évaluer le degré de naturalité de la forêt en tenant de compte de sa "composition" (nombre d'espèces animales et végétales, épiphytes, etc.), de sa "structure" (hétérogénéité verticale, horizontale, etc.) et de son fonctionnement (traces d'exploitation, fréquentation, etc.). En donnant une

note de 1 à 5 à ces critères dans chacune des deux forêts, selon la méthode d'échantillonnage par "placettes", les experts ont ainsi établi que la forêt de la combe de l'If avait un gradient de naturalité supérieur (note moyenne = 3,2) à celle du col de Porte (note moyenne = 2,4) (cf. tableau 1).

Il s'est ensuite agi de traduire ces indicateurs en termes compréhensibles

FIGURE 1

PRÉFÉRENCE EXPRIMÉE SUR LE TYPE DE NATURALITÉ FORESTIÈRE



sibles pour les non-spécialistes de telle sorte que, au lieu d'évaluer la proportion des arbres parvenus au stade de leur maturité, par exemple, il leur serait demandé si la forêt comprend plus ou moins (sur une échelle de 1 à 5) de "grands arbres", de "gros arbres", etc. Il est évident que ce travail de traduction pose encore de nombreuses questions et s'est d'ailleurs révélé impossible pour certains indicateurs : le recouvrement de la strate arboricole, par exemple, ou l'intégrité phytocœnotique. Quoi qu'il en soit de ces discussions, qui restent ouvertes, la grille a été soumise à un échantillon de trente personnes dans la forêt qu'elles étaient en train de visiter : au total, ce sont donc soixante individus qui ont été interrogés entre le 15 juillet et le 15 août 2007.

Il apparaît alors que la perception que les usagers ont de leur forêt converge assez nettement vers celle des scientifiques : le "sentiment de

nature" des visiteurs de la forêt de la combe de l'If est supérieur (note moyenne = 3,2) à celui des promeneurs dans la forêt du col de Porte (note moyenne = 2,8). Cette convergence est observée aussi bien sur la note globale que sur les trois registres descriptifs : composition, structure et fonctionnement. Les tests appliqués sur chacun des indicateurs font même apparaître que, du point de vue scientifique aussi bien que du point de vue profane, les forêts se distinguent significativement par la présence de gros arbres, leur clarté et leur obscurité, des signes d'exploitation, etc. Les visiteurs se montrent en revanche plus sensibles à la présence animale que les scientifiques, et ces derniers accordent au bois mort un intérêt qui, manifestement, échappe au simple promeneur.

La naturalité n'est donc pas qu'une affaire de perception subjective et, même si la grille utilisée peut

légitimement être discutée, aussi bien sur le versant scientifique, d'ailleurs, que sur son versant profane, elle tend effectivement vers la désignation d'un état – une "manière d'être" – de la forêt qui n'est ni arbitraire, ni aléatoire. La forme d'une forêt ayant un fort gradient de naturalité suppose qu'elle soit exempte de traces humaines, sombre – parce qu'elle abrite de nombreux grands (et gros) arbres parvenus à maturité – et que l'espace entre les arbres soit difficilement praticable compte tenu du bois mort au sol et des espèces végétales broussailleuses qui l'occupent, etc. C'est si vrai d'ailleurs que cette naturalité de la forêt est un des éléments qui détermine le choix que l'on fait de se promener dans l'une plutôt que dans l'autre. C'est bien parce qu'ils partagent la même "idée" de la naturalité forestière que, d'une part, les visiteurs du col de Porte préfèrent en général se promener dans une forêt plutôt "entretenu" (54 %) et que, d'autre part, ceux de la combe de l'If préfèrent une forêt plutôt "naturelle" (60 %) (cf. figure 1).

Tout en pouvant être caractérisée d'une façon relativement univoque, pour le plus grand nombre en tout cas, la naturalité forestière renvoie à des valeurs et des significations tout à fait différentes qui "discriminent" ses publics potentiels. À cet égard, il faut souligner combien les échantillons interrogés dans chacune des deux forêts (aux mêmes jours et heures, pendant la même période)

présentent des caractéristiques différentes : les visiteurs de la combe de l'If apparaissent ainsi beaucoup plus jeunes, plus diplômés, et appartiennent à des catégories plus élevées dans la hiérarchie sociale que ceux du col de Porte. Ce sont là des observations qui rejoignent d'autres faites depuis longtemps sur la forêt comme "bien symbolique" dans le sens où elle est aussi devenue l'instrument d'une "distinction sociale" (Kalaora, 1993). Sans doute y a-t-il aussi quelque raison pratique guidant ces préférences, notamment en raison du fait que les espaces les mieux préservés sont aussi les moins accessibles, en particulier aux personnes les moins agiles et les moins aguerries. Mais la naturalité de la forêt, "parce qu'elle est ce qu'elle est", génère aussi des états subjectifs extrêmement différents – des manières d'être – allant du bonheur proche de l'extase au malaise le plus sombre.

LES DISPOSITIONS SUBJECTIVES DE LA NATURALITÉ FORESTIÈRE

Un autre travail, de plus longue haleine, a été l'occasion d'explorer davantage cette réception subjective (Le Quéau, 2009). Il s'agit d'une étude réalisée dans le cadre d'un observatoire pluridisciplinaire mis en place par le parc national de la Vanoise en vue de déterminer les valeurs, tant écologiques qu'humaines, d'une forêt à propos de laquelle une controverse est née à la fin des années 1990.

Sise en bordure de la zone de protection du parc, mais sur le territoire de la commune de Villarodin-Bourget, les habitants avaient réclamé – et dans un premier temps obtenu – la permission d'y effectuer une coupe. Opposé à cette autorisation, la forêt de l'Orgère étant réputée "subnaturelle", son conseil scientifique avait finalement obtenu du parc qu'il porte l'affaire devant les tribunaux pour en obtenir l'arbitrage. Cette enquête montre particulièrement bien comment, tout en étant d'accord sur la naturalité objective de la forêt, pouvaient varier (et s'opposer) les manières de la "saisir".

Du discours à l'action

Le dispositif mis en place comprenait une longue phase de préparation effectuée au cours de l'été 2001 : elle comportait des observations ethnographiques et des entretiens non directifs de recherche réalisés auprès de promeneurs venus la visiter (une trentaine), d'habitants du village impliqué dans la controverse (une trentaine), et d'experts et professionnels concernés à divers titres par la gestion de la forêt (une douzaine). Une enquête par questionnaire a été menée au cours de l'été suivant : elle portait également sur les visiteurs interrogés aux abords de la forêt (175 individus) et sur les habitants du village (145 individus, sur les quelque 300 que comptait alors sa population). Le questionnaire soumis au cours de cette seconde

phase incluait notamment une question "ouverte" par laquelle il était demandé aux personnes interrogées de dire ce qu'était, pour elles, la forêt de l'Orgère. Le texte des réponses, recueilli aussi fidèlement que possible, a été saisi pour faire l'objet d'une analyse lexicométrique.

Ce type d'analyse consiste à "compter" les mots et à les regrouper selon la fréquence de leur association. Il s'agit, en d'autres termes, d'identifier des classes de vocabulaire en se passant, aussi longtemps que possible, de toute interprétation. En l'espèce, cette analyse fait apparaître six classes de mots (cf. tableau 2) que l'on peut regrouper, après coup, et suivant l'indication donnée par le dendrogramme de la classification en trois "univers de sens" (cf. figure 2).

Voir la forêt. Les classes 1 et 4 ont en commun de contenir un certain nombre de termes qui tentent de décrire la forêt "telle qu'elle est" : les essences d'arbre qu'elle contient, les espèces animales qui y vivent et d'autres caractéristiques se rapportant à sa situation environnementale (climat, exposition, etc.). Cette classe comporte aussi de façon tout à fait "spécifique" (dans la mesure où ces termes sont absents des autres classes de vocabulaire) des notions issues d'un registre de vocabulaire (quasi)scientifique : "*C'est un biotope particulier, très riche, qui donne son importance à la forêt*" (réponse spécifique de la classe 1) ; "*C'est là que j'ai découvert le casse-noix et son*

TABEAU 2 • CLASSES DE VOCABULAIRE

Classe 1

Voir. (9)	39,72
Forêt+ (14)	21,04
Magnifique+ (4)	16,32
Belle+ (8)	13,03
Mélèze+ (6)	11,78

Classe 2

Travail< (9)	36,65
Bois (13)	22,76
Champignon+ (11)	22,73
Chasse (6)	22,17
Promeneur (7)	19,03

Classe 3

Flore+ (10)	39,68
Faune+ (6)	21,08
Accès (4)	17,38
Découverte+ (4)	17,38
Rhododendron+ (5)	16,67
Facile+ (6)	14,02
Varié+ (3)	12,94

Classe 4

Cembro (10)	67,56
Pin+ (13)	62,69
Mélèze+ (6)	19,48
Humid+e (3)	16,58
Oiseau+ (4)	16,58
Epicéa+ (2)	9,32
Côte+ (2)	9,32

Classe 5

Beauté+ (8)	72,90
Calm+e (10)	49,44
Paysage+ (4)	31,03

Classe 6

Sentier+ (16)	26,65
Agréable+ (11)	21,99
Sentir. (7)	20,70
Marmotte+ (7)	20,70
Nature+ (14)	15,39
Fait (6)	10,42

écologie liée au pin cembro. Il faut que ces arbres ne soient pas coupés juste à cause de cet oiseau” (classe 4).

Incidentement, il apparaît que nombre des personnes interrogées dont le discours est ainsi caractérisé étaient au courant de la controverse alors en cours au sujet de la gestion de cette forêt. Il s’agit en tout cas d’un vocabulaire, sinon de spécialistes, du moins de personnes pensant être suffisamment averties pour tenter de nommer les différents éléments composant ce qu’elles appréhendent comme un “milieu”, un “biotop”, voire un “écosystème”.

Un autre terme tout à fait spécifique est le verbe “voir”, éventuellement conjugué. Il permet de rendre compte, d’une part, de la raison pour laquelle ces personnes sont venues et, d’autre part, de leur disposition-type. Il s’agit de promeneurs ayant fait le choix de venir visiter la forêt de l’Orgère sur la base d’une information recherchée et obtenue auprès

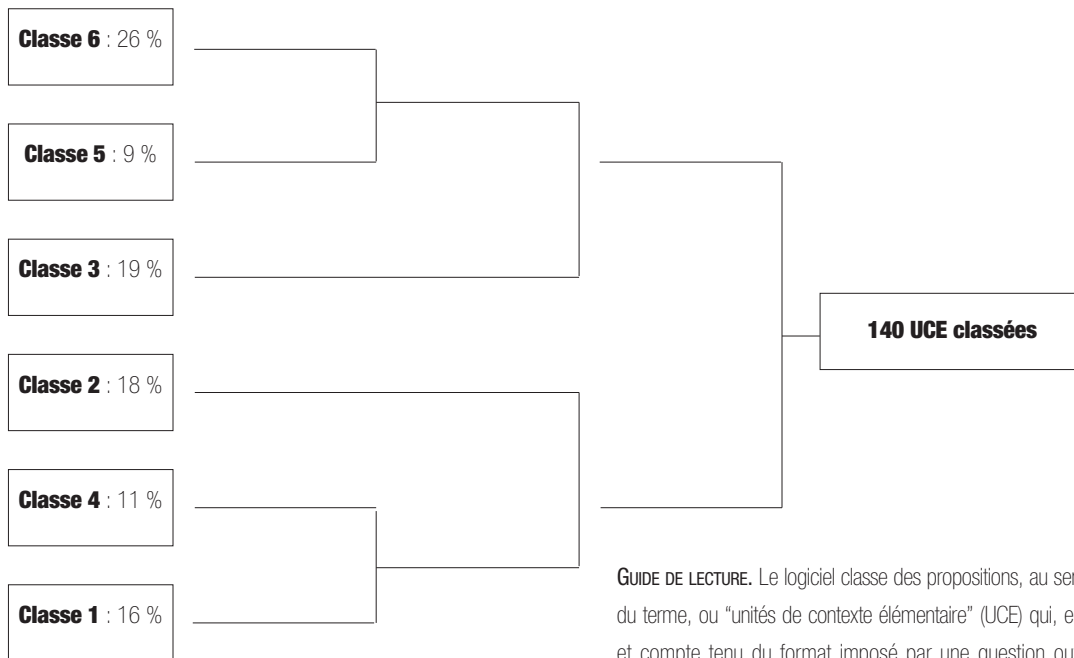
de différentes sources dont le parc national de la Vanoise, mais aussi diverses associations de protection de la nature. Aussi ont-ils un “regard” observateur, scrutateur, et attentif aussi bien aux “parties” qu’au “tout” de la forêt : *“La clarté de cette forêt : elle n’est jamais très sombre à cause des mélèzes. Mais il y a une grande variété dans cette forêt : des rochers, un relief, plusieurs essences... En général, les forêts sont sombres, on y voit peu, alors qu’à l’Orgère, il existe un éclairage spécial à cause de l’exposition”* (classe 1).

Une nuance distingue ces deux classes entre elles dans la mesure où l’une (classe 1) compte aussi plusieurs adjectifs permettant de qualifier l’impression reçue par la “vision” de cette forêt (*“magnifique”, “belle”, etc.*) tandis que l’autre (classe 4) est plus strictement dénotative.

Travailler le bois. C’est le verbe “travailler” qui représente spécifiquement la classe 2 : conjugué ou bien substantivé. Très caractéristique en est également la forme “bois”. Alors que, dans toutes les autres classes, il est toujours question de la “forêt” et des “arbres” vivants, c’est le matériau qu’ils produisent et que l’on “travaille” qui est ici évoqué. D’ailleurs, parmi les segments répétés (locutions fréquentes) significatifs de cette classe, on trouve ainsi toutes les déclinaisons possibles de l’expression : *“travail< bois” : “Avant on y montait pour le travail du bois.” ; “Travailler le bois, les affouages. Les champignons : les bolets...”*

GUIDE DE LECTURE. Le logiciel Alceste effectue des comptages à partir des formes réduites à leur radical. Le point après un verbe (comme “voir”, classe 1) signale que sont comprises toutes ses conjugaisons. Le signe + (comme dans “humid+e”, classe 4) indique que les substantifs ou adjectifs sont considérés avec toutes leurs terminaisons possibles (humide, humides, humidité...). Enfin, le signe < (comme dans “travail<”, classe 2) souligne que la forme est aussi bien un substantif qu’un verbe, considérant toutes leurs terminaisons. Le chiffre qui figure dans la colonne de droite est un indicateur de significativité (x2), celui qui est entre parenthèses représente le nombre d’occurrences du mot dans la classe.

FIGURE 2 • CLASSIFICATION DESCENDANTE HIÉRARCHIQUE



GUIDE DE LECTURE. Le logiciel classe des propositions, au sens grammatical du terme, ou "unités de contexte élémentaire" (UCE) qui, en l'occurrence, et compte tenu du format imposé par une question ouverte posée à travers un questionnaire, correspond le plus souvent à une réponse.

Le thème qu'évoquent ces deux formes est ensuite surdéterminé par un certain nombre d'équivalents sémantiques. Au lieu de "travailler", on peut trouver d'autres verbes qui traduisent le même genre d'activités : "couper", "ramasser", "aller" (dans l'expression "aller au bois"). Enfin, la notion de travail s'élargit puisqu'elle peut éventuellement englober les différentes activités agricoles auxquelles on pouvait autrefois se livrer dans le vallon (la coupe des foins, le pastoralisme, etc.) ou la cueillette d'autres produits de la forêt (champignon, myrtille, framboise, pigne, etc.). Sans parler de la chasse qui est un terme que l'on ne retrouve dans aucune autre classe : "Avant on

montait avec les vaches. La chasse, les coupes de bois, les champignons..." ; "On ramassait le bois, les myrtilles, les pignons. Normalement, on y allait pour le travail, pour aller au bois, rarement pour la promenade."

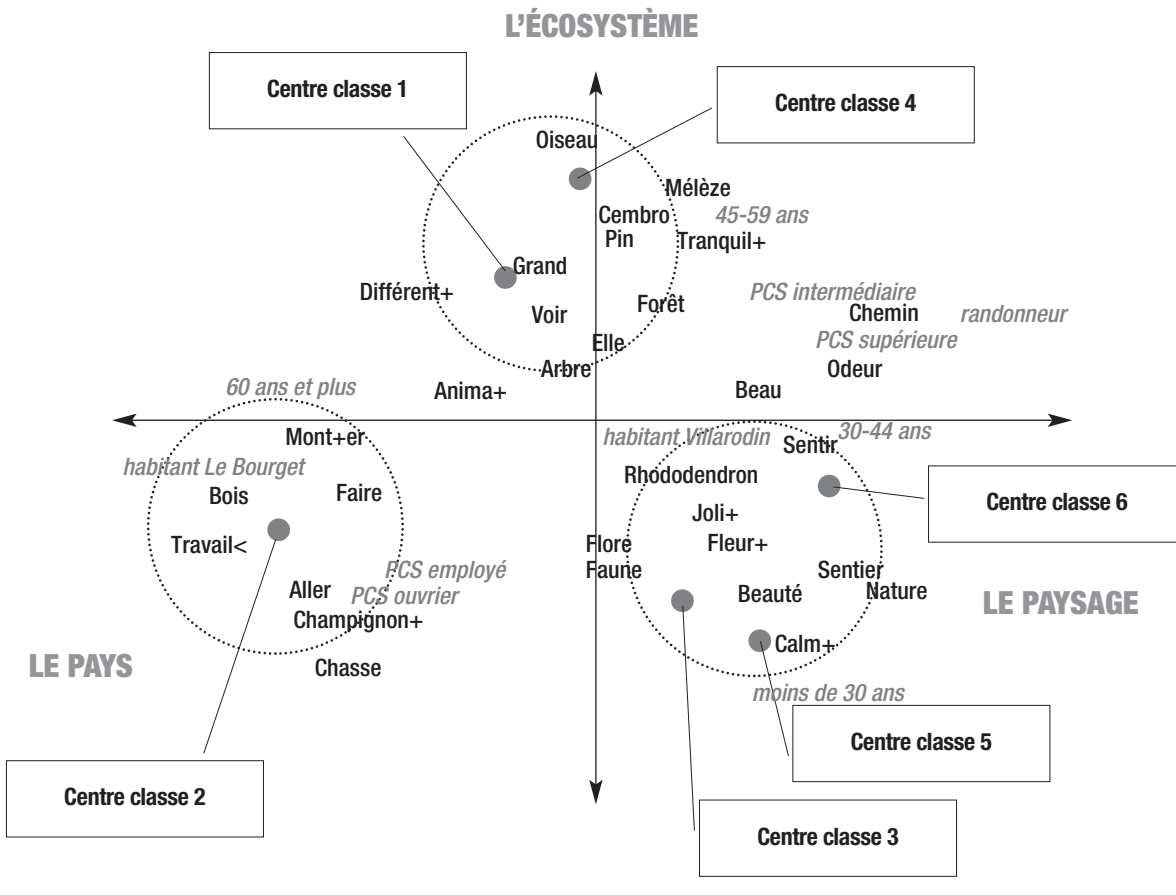
Sentir la forêt. Les classes 3, 5 et 6 réunissent des termes dénotant une approche "esthétique" de la forêt, au sens étymologique du terme. Le verbe "sentir" est en effet parmi les mots les plus caractéristiques de cet univers étant entendu que, dans une acception transitive, il est associé à la perception du parfum des fleurs ou de la résine : "Elle est variée, odorante... La flore... Elle n'est pas hostile" (classe 3) ; "Le calme et la

beauté de la nature. Les odeurs de pin. Le paysage" (classe 5) ; "Elle est jolie, ça sent bon... C'est frais, beau, ça sent la résine" (classe 6).

Sur un mode réflexif, le verbe renvoie davantage à un certain état de calme et de bien-être : "On s'y sent bien" (classe 6) ; "J'aime regarder les animaux, les fleurs... Ce qui se présente. Le calme" (classe 3) ; "Le calme, la beauté du paysage. Ça me plaît..." (classe 5) ; "Elle est calme, silencieuse, ça sent bon les pins" (classe 6).

Contrairement au premier type de visiteurs (classes 1 et 4), ceux-ci ne sont pas spécialement venus "voir" la forêt, mais faire une promenade ou une randonnée à travers

FIGURE 3 • ANALYSE FACTORIELLE



le parc : ils la découvrent le plus souvent au hasard d'une halte qu'ils font dans le vallon, profitant de la vue offerte sur la forêt depuis la terrasse du refuge installé sur le versant opposé. Certains, suivant l'invitation que font souvent les gérants du chalet aux visiteurs, vont même suivre le parcours ("sentier nature") tracé dans la forêt qui propose un certain nombre d'informations sur les arbres, les espèces animales qui y vivent.

La nuance entre ces trois dernières

classes tient dans une différence de cadrage effectué par le discours sur l'expérience de la forêt : du plus large, dans la mesure où il considère la forêt comme un "paysage" contemplé de l'extérieur et de loin (classe 5), au plus resserré, en ce sens qu'il met l'accent sur le "sentier nature qui traverse la forêt" (classe 3) ; la classe 6 occupant une sorte de position intermédiaire, dans ce schéma, puisqu'il est surtout question des abords immédiats de la forêt.

Formes (sociales) de la naturalité forestière

Il est tout à fait remarquable que, parmi les termes caractéristiques de chaque groupe de classes, apparaisse un verbe ("voir", "travail", "sentir") qui traduit assez explicitement une disposition pratique nourrie à l'endroit de la forêt, nonobstant d'autres éléments qui viennent préciser le type d'activité à laquelle on s'y livre. En d'autres termes, l'énonciation des propriétés d'une chose – ce

qu'elle "est" d'un certain point de vue – contient aussi des éléments se rapportant à l'attitude concrète adoptée envers elle. Les différents univers de signification identifiés à partir de l'analyse du discours décrivent donc aussi des schèmes d'action.

Pour mieux faire apparaître cette relation entre la conception de la forêt (représentation de sa nature et de ses propriétés) et l'attitude pratique entretenue envers elle, nous avons proposé une typologie de ses formes ou manières d'être :

– **L'écosystème.** Cette forme décrit l'univers de sens identifié par les classes 1 et 4 et rend compte de cette tentative faite par un certain nombre de visiteurs d'objectiver la forêt : de dire ce qu'elle est "en soi"... Même si quelques qualificatifs modèrent l'objectivité de cette aperception. L'attitude typique qui correspond à cette conception serait en tout cas celle de la "réserve respectueuse": le terme désignant moins l'accord, pourtant explicitement formulé par ces personnes, sur le principe de la préservation du milieu, qu'une disposition "en retrait" par rapport à lui puisqu'il s'agit en quelque sorte d'observer la forêt en interférant le moins possible avec ce qui est perçu comme son fonctionnement "naturel".

– **Le pays.** Cette forme renvoie au contraire à une subjectivation – ou appropriation – maximale de la forêt en ce sens qu'elle n'est conçue qu'à travers le souvenir des activités auxquelles s'y livrait une communauté

humaine. Certains des habitants du village de Villarodin-Bourget seulement portent ce type de discours (classe 2) et parlent en réalité moins de la forêt que d'eux-mêmes et de (ce qu'ils imaginent de) leur passé. Aussi ce discours paraît-il empreint d'une évidente nostalgie.

– **Le paysage.** Le "paysage" occupe une sorte de position intermédiaire entre ces deux extrémités en ce sens que c'est bien un "écart" qui caractérise cette forme – elle est manifestement le fait de personnes habitant la ville – bien qu'il soit comblé par des impressions subjectives énoncées à partir de souvenirs personnels (tirés de l'enfance) ou d'éléments empruntés à la culture (peinture, poésie, littérature, cinéma...) (cf. figure 3).

FORMES ET MONDES SOCIAUX

Au-delà du fait qu'elles rendent compte d'une interaction typique et locale entre des humains et une forêt, ces différentes formes renvoient à des dispositions élaborées socialement et historiquement, c'est pourquoi chacune d'elles contient-elle aussi une certaine "généralité".

C'est ce qui explique qu'on en retrouve certains aspects, au moins, dans les autres études réalisées. L'enquête effectuée sur la forêt des Écouges située dans le massif du Vercors, après son acquisition en 2003 par le conseil général de l'Isère⁽²⁾, avait clairement fait apparaître une certaine opposition entre le pays et le paysage, certains habi-

tants du village de Saint-Gervais, sur le territoire duquel elle est située, percevant mal qu'on puisse désormais leur interdire d'y ramasser du bois, de cueillir des champignons ou des myrtilles, etc. (Le Quéau, 2007). Dans une enquête plus récente (Le Quéau, 2011), conduite auprès de gestionnaires de forêts seulement, on voit encore apparaître la référence au pays, au paysage et à l'écosystème dans la définition de leur plan d'exploitation et les arbitrages qu'ils prononcent entre production de bois, aménagement de la forêt-loisir et préservation de la biodiversité. Enfin, on reconnaîtra certaines similitudes entre cette typologie et d'autres comme celle proposée par Catherine et Raphaël Larrère (1997) qui distinguent trois "regards" portés sur la forêt : un regard "initié", un regard "informé", un regard "esthétique".

La régularité observée entre les formes de relation à la forêt et certaines des variables socio-démographiques décrivant ceux qui les actualisent renvoie en dernier lieu aux éléments caractéristiques de différents mondes.

Le monde du pays(an)

Le monde social le plus évident à faire apparaître est celui qui se dégage de l'univers de sens repéré par la classe 2 puisqu'il ne correspond, sur le plan statistique aussi bien que sociologique, qu'avec les habitants les plus anciens du hameau du Bourget à l'histoire duquel appartient le vallon de l'Orgère. Ceux qui

TABEAU 3 • COMPARAISON DES ÉCHANTILLONS “HABITANTS”
SELON LE HAMEAU DE RÉSIDENCE

	Le Bourget	Villarodin
Profession et catégorie sociale (PCS)		
Agriculteurs	2 %	—
Commerçants, artisans	4 %	18 %
Cadres supérieurs	—	12 %
Professions intermédiaires	10 %	23 %
Employés	41 %	37 %
Ouvriers	43 %	10 %
Durée de l'installation		
10 ans au plus	11 %	29 %
Entre 10 et 20 ans	16 %	25 %
Au moins 20 ans	73 %	46 %

73 personnes ont été interrogées au Bourget et 72 à Villarodin.

y avaient une activité agricole, jusque dans les années 1960 du XX^e siècle, y habitaient... Et y habitent encore parfois, au moins pendant l'été. Tous les chalets d'alpage construits dans le vallon, dont la plupart ont été restaurés depuis le début des années 1990 (restauration contemporaine du déclenchement de la controverse sur la gestion de la forêt), appartiennent encore à des habitants du hameau ou à leurs descendants.

Les résidents de l'autre hameau, situé sur la rive sud de l'Arc qui coupe le village, tiennent en général un discours assez comparable à celui des autres promeneurs (classes 3, 5 et 6) venant des centres urbains de la région, voire de plus loin encore. Outre que son histoire est attachée à l'autre versant des montagnes, Villarodin a aujourd'hui une struc-

ture socio-démographique très différente de celle du Bourget, puisque sa population comprend une part importante de techniciens et de cadres employés par l'Office national d'études et recherches aérospatiales (Onera) dont un établissement est implanté entre le hameau et la proche commune d'Avrieux (située en amont de la rivière). Ils se sont installés plus récemment dans la commune, sont en moyenne moins âgés et de milieux socio-économiques plus aisés que les habitants du Bourget. Bien que résidant dans la même commune, les habitants de Villarodin et ceux du Bourget n'appartiennent pas tous au même “monde” (cf. tableau 3).

Souligné par les éléments de caractérisation socio-démographique, le “déclin” du hameau du Bourget,

très fortement perçu, n'est pas complètement étranger au “regain” de l'hostilité de ses habitants à l'endroit du parc : on peut même penser que c'est le conflit qui permet de donner sa forme intelligible à un trouble obscurément ressenti. S'il n'est pas tout à fait envisagé comme sa “cause” directe, le parc est clairement associé à l'ensauvagement des abords du village. On lui impute assez souvent la pâture, plus fréquente, des animaux “sauvages” dans les jardins qui entourent les maisons et même la “descente” de la lisière de la forêt : des arbres ont en effet commencé de “coloniser” les prairies autrefois fauchées et maintenues par des terrasses qui, aujourd'hui, s'écroulent. C'est dire si, dans ce contexte, la naturalité est perçue négativement : elle désigne un abandon, un laisser-aller, et est envisagée comme le signe avant-coureur d'une disparition.

Ce sentiment partagé permet de comprendre une certaine “crispation identitaire” de ce collectif manifestée, notamment, par la revendication du droit à (ré)occuper le vallon de l'Orgère (et la forêt qui le borde) devenu le symbole d'un “âge d'or” de cette communauté. C'est donc aussi autour d'une utopie que se forme un monde. En l'occurrence, cette utopie est l'imaginaire d'une communauté humaine plus vivante et plus solidaire qui se nourrit de la réinterprétation de pratiques supposées traditionnelles... ; les “veillées” et les “corvées” d'entretien de l'espace agricole étant les deux

topiques le plus souvent évoquées par l'ensemble des habitants. L'engagement pris par la direction du parc, en 2005, de prendre en compte le patrimoine humain associé à la forêt de l'Orgère (son "histoire") a, de ce fait, largement contribué à apaiser les tensions avec les habitants du hameau du Bourget.

Le monde de l'écosystème

La controverse sur la gestion de la forêt est née de l'opposition de membres du conseil scientifique du parc et de certaines associations de protection de la nature. Cette opposition s'est notamment traduite par une série d'actions en justice⁽³⁾ et de pressions exercées par les associations de protection de la nature sur les autorités nationales (ministères de l'Agriculture et de l'Environnement, préfectures...) et locales (communes...). Pour la circonstance, les associations ont d'ailleurs formé un collectif – la Coordination nationale pour la conservation de la forêt de l'Orgère en Maurienne (Conform) – qui a ainsi représenté le nœud principal d'un vaste réseau ouvert sur l'ensemble des adhérents et des sympathisants des associations qui le formaient : la Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature (Frapna), France Nature Environnement (FNE), WWF-France, Greenpeace-France, la Ligue de protection des oiseaux (LPO), etc. Très vite, en raison de la publicité donnée à cette "affaire" par l'ensemble des associations engagées, la forêt de l'Orgère est devenue

un lieu de visite et de rencontre pour tout ce que la protection de la nature compte de scientifiques, d'experts, de sympathisants et de militants, notamment dans la région Rhône-Alpes.

Il s'agit donc bien d'un autre "monde social" qui s'est ainsi formé autour de la forêt à partir des différents dispositifs d'information et de mobilisation mis en place par les associations membres de la Conform, même si ses frontières paraissent moins nettes que le précédent. Outre un langage qui les rend reconnaissables parmi l'ensemble des "visiteurs" de la forêt, ceux qui forment ce monde partagent encore un ensemble de valeurs, d'attitudes et de comportements caractéristiques. Si ces langages et dispositions renvoient, en première analyse, à une formation "scientifique" (bien qu'elle ait pu également être acquise dans le cadre d'une activité militante), ils ne sont pas non plus toujours exempts de "teintes" subjectives : les entretiens non directifs réalisés ont été l'occasion de recueillir, souvent, les éléments d'une "rêverie", comme le dirait Gaston Bachelard (1960), de la nature sinon "vierge", du moins encore un peu "sauvage". La naturalité, dans ce contexte, est bien entendu valorisée d'une façon extrêmement positive.

Le monde du paysage

Le monde du paysage, enfin, est essentiellement formé par un ensemble apparemment assez hété-

rogène au sein duquel il faudrait reconnaître des "publics" assez différents, ne serait-ce que du point de vue de leur pratique de visite. On pourrait ainsi distinguer la "promenade dominicale", qui, en général, est le fait de groupes résidant dans les environs de Villarodin-Bourget qui limitent leur déambulation au vallon de l'Orgère ; la "randonnée", également pratiquée en groupe, dans le cadre de laquelle le vallon n'est qu'une étape dans un parcours plus long ; la "course", enfin, à laquelle on se livre seul ou en tout petit groupe, qui vise l'un des sommets des alentours et dans le contexte de laquelle le vallon est le lieu d'une brève traversée.

Ces visiteurs ont pourtant en commun plusieurs traits socio-démographiques et culturels les plaçant dans la situation d'une double "étrangeté" par rapport à la forêt. Résidents des villes, pour la très grande majorité d'entre eux, ils ne fréquentent une forêt qu'à l'occasion de leurs temps "libres" et, "amateurs" de belles "impressions", ils possèdent rarement le lexique permettant de reconnaître et de nommer précisément les essences ou espèces végétales ou animales qui font la forêt. La notion de "visiteur" réfère alors à l'expression de Bernard Kalaora, qui a parfaitement décrit l'émergence du "musée vert" (Kalaora, 1993), mais également à tous les auteurs qui ont déjà parfaitement documenté la production du schème culturel du paysage, que ce soit en ce qui concerne

sa construction historique en général (Cauquelin, 2000 ; Roger, 1995, 1997) ou la situation particulière des Alpes et de la montagne (Reichler, 2002).

Ce qui fait encore de cet ensemble d'individus et de groupes un "monde" tient dans le fait qu'il se forme autour du réseau matériel des parcs, nationaux ou régionaux, ou d'autres sites "remarquables", tant en France qu'en Europe, d'ailleurs, qu'ils fréquentent régulièrement. Quand ils ont été interrogés, les visiteurs "faisaient" ainsi le parc national de la Vanoise, comme les années précédentes ils avaient pu "faire" ceux du Mercantour ou des Cévennes, en France, par exemple, ceux du Grand Paradis ou des Dolomites, en Italie, etc. Ces sites forment donc les "lieux communs" où se rassemble et se croise une population utilisant le même genre de dispositifs d'information (revues, site d'information des parcs ou d'associations de randonnée, de nature) et fréquentant les mêmes enseignes et réseaux commerciaux spécialisés où elle se documente et s'équipe et dont elle constitue d'ailleurs une des "cibles" privilégiées.

La naturalité est perçue de façon assez variable selon les caractéristiques des promeneurs. Le plus grand nombre la recherche comme un au-delà aux désagréments de la "civilisation". La rêverie du promeneur le renvoie ici à des souvenirs d'enfance et de jeunesse entretenus par un prolifique imaginaire de la forêt et diffusé par diverses productions

culturelles : de l'univers des contes initiatiques traditionnels (La Belle au bois dormant, Blanche-Neige, le Petit Poucet...) au cinéma contemporain (Le Seigneur des anneaux, Harry Potter...). Quelques-uns nourrissent cependant à son endroit une certaine méfiance, voire une appréhension. L'obscurité de la forêt, en particulier, peut encore inquiéter ; la privation relative du sens de la vue (effective, en l'occurrence) fait redouter un risque de désorientation ; le fait qu'elle soit abandonnée laisse craindre la possibilité d'une chute, aux plus âgés en tout cas, tandis que le bois mort et sec au sol évoque le risque d'incendie, etc. Reste une "inquiétante étrangeté" dans l'expérience que l'on peut faire de la forêt. La naturalité s'apprécie alors d'autant mieux que la forêt est "visible" dans de bonnes conditions de confort et de sécurité.

CONCLUSION

S'il existe une difficulté dans le concept de forme, c'est qu'il désigne avant tout un ensemble de relations : c'est peut-être là un problème que les développements contemporains du pragmatisme ou de la théorie de l'"acteur-réseau", dans la sociologie notamment, ont en partie résolu. L'intérêt du concept de forme tient alors dans le fait qu'il permet de penser, dans le même mouvement, la relation de dépendance réciproque entre le mode d'existence des choses (ce qu'elles sont, jusque dans leur

matérialité) et la disposition pratique (manière d'être) du sujet qui les considère, étant entendu que le "réglage" de cette interaction locale (la partie) dépend de la possibilité d'avoir fait converger différents points de vue vers un monde commun (le tout).

En tant qu'outil technique, la notion de naturalité est l'élément d'un ensemble plus vaste, matériel et immatériel, humain et non humain – un "dispositif", autrement dit – qui assume cette fonction de délimitation d'un espace de compréhension partagé et de socialisation. Son efficacité s'apprécie d'au moins quatre façons complémentaires (Foucault, 1994 ; Deleuze, 1989). Opérateur de visibilité, le dispositif donne à "voir", la forêt en l'occurrence, d'une façon tout à fait spécifique. Opérateur d'énonciation, il supporte un langage caractéristique qui permet de "dire" non seulement ce qu'elle est, mais également ce qu'elle fait naître comme affects, émotions, souvenirs, etc. Instrument d'objectivation, le dispositif impose indéniablement une contrainte (une "détermination"), sur le sujet comme sur l'objet, mais c'est ce par quoi il est cependant le support d'une subjectivation ou individuation, étant entendu qu'il n'y a de devenir individuel que dans un collectif.

À proprement parler, la forme désigne donc une sorte d'accord, relativement stable, émergent d'un flux continu d'échanges et de rencontres, éventuellement conflictuels. Elle vient ainsi résoudre, ne serait-

ce que momentanément, une incertitude portant à la fois sur ce que sont les choses et sur qui nous sommes face à elles, entre “nous”, envers d’“autres”. C’est pourquoi, incidemment, l’engagement subjectif est si important dans ce genre de controverse : l’individuation d’une “chose” – le mouvement par lequel elle réalise certaines de ses propriétés intrinsèques – entretient un rapport intime avec celle d’un sujet et celle du monde dans lequel il se situe (Simondon, 2005).

Cette dépendance réciproque apparaît très clairement dans la référence explicite qui est faite dans chacun des trois mondes, bien qu’avec des significations très différentes, à l’“origine” : celle d’une communauté (le “pays”), celle d’un monde antérieur à la civilisation (l’ “écosystème”) ou celle de l’enfance (le “paysage”). Il faut toutefois comprendre l’origine, comme Walter Benjamin le suggère, non pas comme quelque événement qui aurait eu lieu in illo tempore, mais comme un événement qui est en train de se produire. Bien qu’étant une catégorie tout à fait historique, écrit-il, l’origine n’a rien à voir avec “ce qui est né”, mais bien “ce qui est en train de naître, dans le devenir et le déclin” : “L’origine est un tourbillon dans le fleuve du devenir, et elle entraîne dans son rythme la matière de ce qui est en train d’apparaître” (Benjamin, 1985, p. 45). La formulation d’une question sur l’origine manifeste en ce sens un moment de cristalli-

sation de la conscience de soi induite par une modification du système relationnel qui constitue un environnement. C’est là tout l’enjeu de l’approche de la naturalité, de la forêt en l’occurrence : comment elle devient le support de l’émergence ou de la transformation de mondes sociaux dans lesquels coïncident nos états subjectifs et certaines des possibilités de la réalité objective. ■

NOTES

(1) Classement effectué par le conseil général de l’Isère dans le cadre de sa politique d’acquisition d’espaces de préservation de biodiversités caractéristiques [<http://www.isere-environnement.fr>].

(2) Le conseil général de l’Isère s’est porté acquéreur de cet ancien domaine privé en 2003, dans le cadre de la mise en place de son réseau d’“espaces naturels sensibles”.

(3) Si les parties opposées s’entendent finalement pour préserver la forêt en 2006, le dernier volet juridique de l’affaire n’est clos qu’en 2010 par la décision de la cour d’appel de Lyon annulant le protocole de 1999 passé entre la direction du parc, l’ONF et la mairie de Villarodin-Bourget autorisant une coupe de ses “gros bois”.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Gaston BACHELARD, *La Poétique de la rêverie*, Puf, 1960.
- Walter BENJAMIN, *Origine du drame baroque allemand*, Flammarion, 1985.
- Augustin BERQUE, *Écoumène*, Belin, 2000.
- Guy DU BUS DE WARNAFFE, François DEVILLEZ, “Quantifier la valeur écologique des milieux pour intégrer la conservation de la nature dans l’aménagement des forêts : une démarche multicritères”, *Annals of Forest Sciences*, vol. 59, 2002.
- Ernst CASSIRER, *La Philosophie des formes symboliques*, Minuit, 1972.
- Anne CAUQUELIN, *L’Invention du paysage*, Puf, 2000.
- Gilles DELEUZE, “Qu’est-ce qu’un dispositif”, dans Collectif, *Michel Foucault philosophe. Rencontre internationale*. Paris 9, 10 11 janvier 1988, Seuil, 1989.
- Philippe DESCOLA, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 2005.
- Émile DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Livre de Poche, 1991.
- Michel FOUCAULT, “Le jeu de Michel Foucault”, dans *Dits et écrits*, T. III, Gallimard, 1994.
- Bernard KALAORA, *Le Musée vert. Radiographie du loisir en forêt*, L’Harmattan, 1993.
- Catherine LARRÈRE et Raphaël LARRÈRE, *Du Bon Usage de la nature*, Aubier, 1997.

Pierre LE QUÉAU, *Perception des espaces naturels sensibles*, enquête réalisée pour le service environnement du conseil général de l'Isère, 2007.

Pierre LE QUÉAU, "Les mondes de la forêt de l'Orgère", *Travaux scientifiques du parc national de la Vanoise*, Tome xxiv, 2009.

Pierre LE QUÉAU, "Adaptation des territoires alpins à la recrudescence des sécheresses dans un contexte de changement global", *Recherche pluridisciplinaire pilotée par le Cemagref dans le cadre du programme "Gestion et impacts du changement climatique (Gicc)" du ministère de l'Écologie et du Développement durable*, 2011.

Pierre LE QUÉAU, **Benoît DODELIN** et **Yvan PAILLET**, "Convergences écologiques et sociologiques sur la naturalité forestière", dans Daniel Vallauri, Jean André, Jean-Claude Génot, Jean-Pierre de Palma, Richard Eynard-Machet (coord.), *Biodiversité, Naturalité, Humanité*, Lavoisier, 2010.

Marcel MAUSS, "Les techniques du corps", *Sociologie et anthropologie*, Puf, 1980.

Émile NOËL (dir.), *Les Sciences de la forme aujourd'hui*, Seuil, 1994.

Claude REICHLER, *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Georg, 2002.

Alain ROGER (dir.), *La Théorie du paysage en France*, Champ Vallon, 1995.

Alain ROGER, *Court Traité du paysage*, Gallimard, 1997.

Georg SIMMEL, *Sociologie*, Puf, 1999.

Gilbert SIMONDON, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Jérôme Million éd., 2005.